

Essais

Number 63, Spring 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/21206ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1996). Review of [Essais]. *Nuit blanche*, (63), 11–15.

ROBERT LEPAGE :
QUELQUES ZONES
DE LIBERTÉ

Rémy Charest
L'instant même, Québec/
Ex Machina, Québec, 1995,
222 p. ; 22,95 \$

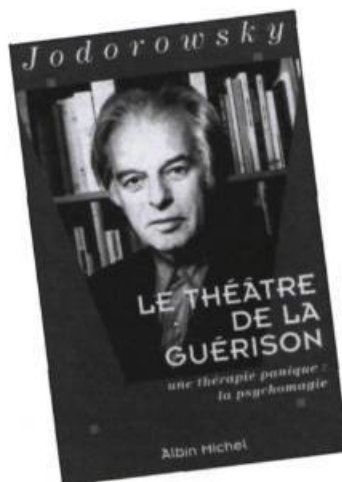
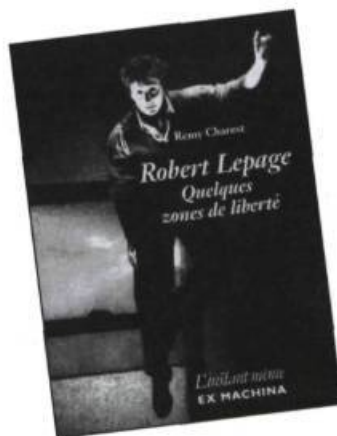
Robert Lepage fascine, ses créations envoûtent, ses mises en scène surprennent et éblouissent. Quiconque voudrait pénétrer plus avant dans l'univers foisonnant de cet artiste – ou en démystifier le génie – lira avec plaisir les entretiens présentés par Remy Charest, journaliste au *Devoir* et à *The Gazette*. La forme de l'ouvrage, qui reflète l'approche créatrice du metteur en scène, contribue à l'intérêt qu'il suscite ; composé de quatre parties principales, outre le générique et la conclusion, le livre est construit par groupements autour d'images maîtresses, ce qui permet aux propos de s'enchaîner en associations libres. Les « Géographies » – allusion aux nombreux déplacements de Robert Lepage, à l'attrait qu'il a éprouvé jeune pour la discipline du même nom, et à l'importance de l'étranger au sein de ses créations – regroupent ses réflexions sur l'Orient, ses pensées critiques sur le Québec, tout comme des précisions sur les variations du vocabulaire de théâtre d'une culture à l'autre. Par ailleurs, « Mythologies », « Créations » et « Paradoxes » forment un mélange hétéroclite de réflexions qui portent autant sur des questions concrètes telles que les conditions de production, que sur d'autres, plus essentielles, ayant trait à la vision artistique de Robert Lepage. Les exemples qu'il apporte, tous puisés dans ses propres créations et mises en scène, permettent de retracer son cheminement depuis ses débuts au Théâtre Repère jusqu'à son film *Le confessionnal*. Aussi est – ce là – c'était le projet – un véritable carnet de route plutôt qu'un ouvrage de fond. La route, sinueuse, présente

quelques détours anecdotiques, mais révèle beaucoup sur l'esprit de Robert Lepage. Parmi les moments les plus intéressants figurent ses propos sur l'attraction que l'Orient exerce sur lui ; ils éclairent son approche stylisée et épurée du jeu scénique. Également, dans « Mythologies », ce qu'il dit sur le chaos, sur la nécessité du hasard dans le processus de la création, ainsi que sur le symbolisme des chiffres et des lettres révèle certaines sources de son imaginaire ; on y découvre un être non pas superstitieux mais sensible aux coïncidences et à toute la richesse poétique que recèle l'existence. Dans « Paradoxes », de petites histoires cocasses côtoient une éloquente présentation de sa conception théâtrale. La manière et la force de Robert Lepage, c'est d'arriver à incarner les thèmes dramatiques dans la matière visuelle du spectacle plutôt que dans les mots. Dans leurs meilleurs moments, les entretiens permettent donc au lecteur de pénétrer plus avant dans l'univers théâtral et poétique du metteur en scène.

Marie-Christine Lesage

LE THÉÂTRE DE LA
GUÉRISON
Alexandro Jodorowsky
Albin Michel, Paris, 1995,
253 p. ; 31,95 \$

Alexandro Jodorowsky constitue un cas à part : cofondateur du mouvement Panique, metteur en scène de happenings vertigineux, cinéaste-culte des années 70, scénariste de BD, animateur du Cabaret mystique, tarologue, et maintenant, chantre de l'acte psychomagique. Ce personnage hors du commun, qui aborde la soixantaine avec une folie contagieuse, propose ici, sous la forme d'entretiens recueillis par Gilles Farcet, une espèce de bilan de vie initiatique. Mis en parallèle avec certains événements clés de sa vie, les propos d'Alexandro



Jodorowsky sont toutefois centrés sur un élément essentiel : le pouvoir magique de l'imagination dans notre construction du réel. L'auteur explique, par le biais d'une symbolique vécue qui n'est pas sans rappeler le hasard objectif des surréalistes, comment l'acte et la pensée convergent et comment l'analogie peut rapprocher des lieux et des événements apparemment distincts. À bien y regarder, cet ouvrage qui élabore un concept

à la fois traditionnel et révolutionnaire, la psychomagie, est une véritable bombe. Dès ses débuts comme créateur, Alexandro Jodorowsky aura cherché dans le théâtre et la poésie un moyen de faire éclater le carcan de la réalité. L'acte théâtral, investi d'une problématique du sacré, l'aura mené en quelque sorte au chamanisme, à la pratique du rêve lucide, et finalement, à l'acte magique dans une optique liée à la thérapeutique. Depuis les premiers ouvrages de Castaneda, nous n'avions rien lu de tel. Voici l'authentique récit d'un créateur irréductible, déterminé à nous livrer des clés de connaissance et de vie qui, sans servir peut-être au plus grand nombre, ne sauront être ignorées.

Yvon Laverdière

BALZAC
Henri Troyat
Flammarion, Paris, 1995,
545 p. ; 42,95 \$

Henri Troyat, cette fois, nous présente une consistante biographie du prolifique écrivain du siècle passé. Il nous invite à rencontrer, grâce à l'utilisation fréquente et intelligente d'une abondante correspondance, le personnage haut en couleurs qu'était Honoré de Balzac. Nous suivons ainsi le parcours d'un curieux bonhomme, depuis son initiation intellectuelle par son père, ses études au collège de Vendôme, son court passage par le droit comme clerk de notaire jusqu'au moment où il décide de devenir écrivain. Balzac commence par écrire des romans populaires tout en s'essayant au journalisme et tâte même de l'imprimerie ! C'est en puisant dans son milieu familial et social qu'il va élaborer une imposante fresque, cette galerie de portraits que représente *La comédie humaine*. Pour cet audacieux romancier, l'existence sera exclusivement prétexte à l'écriture, à l'imaginaire.

Balzac, on le sait, a mené une vie débridée alliant le désir de fortune, de gloire, d'une vie amoureuse tumultueuse à de grandioses projets d'écriture et cela, jusqu'à sa mort survenue en 1850. En somme, Balzac a

voulu tout dire sur son époque et, à la limite, sur toute l'histoire, sur la misère et la grandeur de la condition humaine.

Comme pour ses précédentes biographies, Henri Troyat s'attache à nous présenter le grand écrivain dans son vécu, ses contradictions. En cela, son livre est très réussi.

Gilles Côté

**DU VIÊT-NAM AU QUÉBEC
LA VALSE DES IDENTITÉS**
Caroline Méthot
IQRC, Québec, 1995,
224 p. ; 28 \$

Superbe sujet que celui de l'identité. Sujet délicat, cependant, au moment où l'on constate un clivage entre les Québécois francophones qui se jugent bien enracinés et ceux dont les racines poussent depuis moins longtemps. Sujet que Caroline Méthot, dans l'essai qu'elle vient de publier à l'Institut québécois de recherche sur la culture, traite avec doigté, minutie, une certaine ingéniosité, mais avec peut-être une pudeur excessive à l'approche des aspects politiques.

Grand mérite de Caroline Méthot, elle rend à la notion d'identité sa fluidité. Une identité, insiste-t-elle dans la foulée d'excellents théoriciens de la question, se crée, s'exprime, se transforme. Une identité bouge selon les stratégies qu'exigent les transplantations, les exils, les nouveaux cadres, les affections et les rejets, les rapports entre générations.

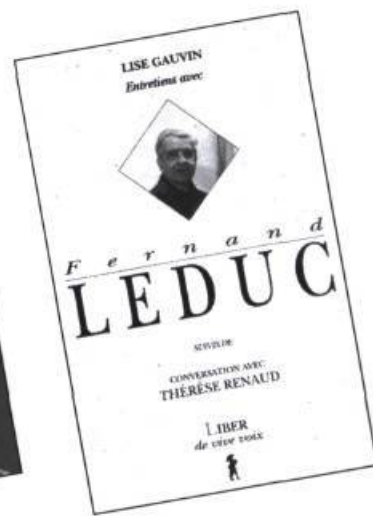
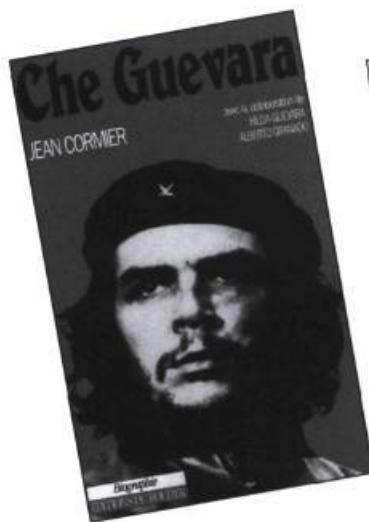
Les quatorze jeunes qu'elle interroge, sept filles et sept garçons, ont en commun d'être nés au Vietnam (ou tout près), d'être arrivés au Québec accompagnés de leurs parents et d'être aujourd'hui âgés de 18 à 25 ans. De toute évidence, leur culture d'origine valorise l'éducation, le travail, la cohésion familiale (aucune des quatorze familles n'a connu le divorce). Il n'en est

que plus fascinant d'entendre ces jeunes dire vers quoi les poussent leurs stratégies identitaires, ce qu'ils trouvent lourd dans leur patrimoine culturel, ce qui les attire dans les mœurs québécoises. Il est, cependant, d'autant plus dommage que l'auteur n'ait pas cherché à savoir si ces jeunes Vietnamiens, de plus en plus distincts de leurs parents, votent quand même comme eux.

Laurent Laplante

CHE GUEVARA
Jean Cormier
Du Rocher, Monaco, 1995,
450 p. ; 39,95 \$

Figure quasi-mythique, Ernesto Che Guevara a connu une vie qu'on peut sans hésitation qualifier d'extraordinaire. Et cette vie hors du commun découla sans doute directement de la nature exceptionnelle de l'homme qu'il était. Voilà ce qui ressort de cette biographie signée par Jean Cormier. La collaboration, de toute évidence étroite, apportée par Hilda Guevara et Alberto Granado, la fille aînée et un ami de jeunesse du Che, a certainement contribué à la qualité de l'information présentée dans cette œuvre. Il est intéressant de voir quel cheminement a mené le jeune Ernesto Guevara avant de devenir le guérillero le plus connu de la planète. Il devient par la suite carrément passionnant d'être, pour ainsi dire, témoins des discussions amicales tenues entre le Che et le philosophe et économiste français Charles Bettelheim. Le premier était alors président de la Banque nationale cubaine et le second agissait comme conseiller auprès du gouvernement cubain pour les questions d'ordre économique. Passionnants également, le court épisode méconnu de guérilla au Congo auquel participa Che Guevara après avoir abandonné ses diverses responsabilités à Cuba, ainsi que son ultime tentative



révolutionnaire en Bolivie qui se termina tragiquement. Une enquête patiente et minutieuse menée par l'auteur a permis de recueillir des témoignages de première main sur ces événements. Sont notamment révélées en détail les circonstances de l'assassinat du Che alors qu'il était prisonnier des militaires boliviens. Pourtant, le chef révolutionnaire rendait systématiquement la liberté aux soldats capturés. Une citation du Che illustre bien la vision philanthropique de cet homme peu commun et permet de comprendre pourquoi certains l'ont qualifié de « christ révolutionnaire » : « Soyez surtout capables de sentir, au plus profond de vous-mêmes, toute injustice commise contre quiconque en quelque partie du monde. C'est la plus belle qualité d'un révolutionnaire. »

Gaétan Bélanger

**ENTRETIENS AVEC FERNAND LEDUC/
CONVERSATION AVEC THÉRÈSE RENAUD**
Lise Gauvin
Liber, Montréal, 1995,
267 p. ; 22 \$

Malgré leur allure un peu composite, les *Entretiens* de Lise Gauvin réjouiront ceux qui veulent mieux connaître le peintre québécois Fernand Leduc et sa femme, l'écrivaine Thérèse Renaud, tous deux signataires en 1948 de *Refus global*. Suivis de deux inédits de Fernand Leduc, puis de sa correspondance avec le philosophe et écrivain Raymond

Abellio et de la chronologie de ses expositions, ces échanges retracent les principales étapes du parcours des deux créateurs. C'est à Paris où ils ont vécu en grande partie que Lise Gauvin a réalisé ses entretiens, au cours desquels, avec tact et compétence, elle guide ses interlocuteurs qui, on le sait, ont été mêlés de près à l'effervescence des années 40, au moment où l'« excellent pédagogue » que fut Paul-Émile Borduas officiait comme timonier automatique.

Fernand Leduc définit à plusieurs reprises sa conception de l'art, en insistant sur l'importance de la lumière : c'est « mon obsession », dit-il. Il nous entretient aussi des microchromies sur lesquelles il travaille depuis 1970. Il ne pose pas pour la postérité, alors qu'il lui eût sans doute été possible de se donner un beau rôle lors de ses rencontres avec André Breton à New York et à Paris, avec Borduas, Riopelle, Bazaine... Il aurait pu de même exploiter ces paroles de Claude Gauvreau que lui rappelle Lise Gauvin : « J'ai aujourd'hui la durable impression que justice n'a jamais été encore pleinement accordée ici à Fernand Leduc » ; plutôt que d'en remettre, le peintre préfère parler de sa réserve naturelle. Fernand Leduc porte sur les gens et les choses un regard humble et effacé, mais lucide et réfléchi, où se manifestent toujours, à près de 80 ans, l'ardeur et la franchise du néophyte.

On note encore la qualité de la correspondance de Fernand

Leduc avec Abellio, dont le « grand contact » fut important pour Thérèse Renaud également. Cette dernière est surtout connue comme poétesse. L'un de ses principaux apports reste l'organisation de la première exposition du groupe des automatistes canadiens à Paris, à la Galerie du Luxembourg, en 1947.

Un livre intéressant, donc, que ces *Entretiens*.

Jean-Guy Hudon

LES LANGAGES DE L'HUMANITÉ

Michel Malherbe

Robert Laffont, Paris, 1995,
1732 p. ; 59,95 \$

Curiosité, quand tu nous tiens ! Voici, dans la collection « Bouquins » – heureusement pour nos porte-monnaie –, une bible bien particulière. Le sous-titre traduit l'ampleur de l'aventure : « Une encyclopédie des 3000 langues parlées dans le monde », rien de moins. Passionné de langues, comme certains d'entre nous, Michel Malherbe a voulu rassembler le plus d'informations sur le maximum de langues dans le cadre d'un ouvrage de vulgarisation. Le résultat est fantastique. Nous découvrons une richesse dont nous n'avions pas la moindre idée, et nous avons en main un outil de consultation inédit qui répond aux interrogations préliminaires à l'apprentissage d'une langue ou permet, tout simplement, un premier inventaire de ses secrets. Veut-on savoir, par exemple, à quel grand groupe linguistique appartient telle ou telle langue, quelles influences elle a subies depuis son apparition jusqu'à aujourd'hui, où et par combien de personnes elle est encore parlée ? Veut-on savoir comment elle se distingue par sa phonétique, sa grammaire, son vocabulaire, sa graphie ; en cherchant bien – et l'ouvrage est structuré très clairement –, on trouve. Pour ajouter au plaisir de la découverte, l'auteur a débarrassé les attraites de certaines langues, le pittoresque au détour des sens, le secret des emprunts aux multiples camouflages. Se serait-on douté,

par exemple, que « tohu bohu » vient de l'hébreu « tohu wa bohu » qui signifiait désert et vide ? Sait-on l'origine des noms donnés aux jours de la semaine dans différentes langues, aux mois de l'année, aux peuples, aux pays, à leur monnaie ?

Michel Malherbe se défend d'avoir écrit un texte scientifique, un ouvrage de spécialiste, mais il faut beaucoup de connaissances et se référer à des travaux très spécialisés pour parcourir les chemins où il nous amène. Peut-être a-t-il voulu faire cadeau, à des curieux un peu paresseux, d'un ouvrage de curieux lettrés, passionnés et étrangement obstinés.

Blanche Beaulieu

CYBERSEXE LES CONNEXIONS DANGEREUSES

Fulvio Caccia
Boréal, Montréal, 1995,
153 p. ; 19,95 \$

Cybersexe, un titre racoleur qui annonce plus qu'il ne donne. Écrit par le cofondateur du magazine *Vice Versa*, collaborateur occasionnel au *Devoir*, ce livre n'a rien de québécois. Il reflète plutôt, dans le domaine de l'informatique et de la télémessage, la situation qui prévaut en France, où l'auteur s'est installé, que la réalité nord-américaine. Le lecteur n'y apprendra d'ailleurs rien d'autre sur les techniques de la réalité virtuelle, qui conditionnent le *cybersexe*, que des généralités, dont l'énumération des quelques accessoires nécessaires aux échanges d'images de synthèse entre gens désireux de partager leurs fantasmes sexuels par le biais d'écrans cathodiques. Les hommes sont paraît-il plus nombreux que les femmes à s'adonner à ce jeu devant les consoles d'ordinateurs, un jeu qui ressemble à une pornographie plus sophistiquée que celle des revues et des films spécialisés, grâce à un effet de présence réelle et aux possibilités d'interactivité offertes par l'informatique. L'auteur trouvera d'ailleurs l'occasion de faire l'éloge de la



pornographie comme facteur de progrès social.

Il ne manque pas d'idées intéressantes dans cet essai, notamment sur de nouvelles formes d'affirmation sexuelle de la femme contemporaine ; mais on a parfois l'impression d'y assister à une conversation de café, parfois brillante, mais diffuse et décousue.

Jean-Claude Dussault

LES 100 FILMS QUÉBÉCOIS QU'IL FAUT VOIR

Yves Lever
Nuit blanche éditeur,
Québec, 1995,
283 p. ; 12,95 \$

Personne ne semblait mieux indiqué que l'historien du cinéma Yves Lever pour rédiger cet excellent guide sur les cent films québécois qu'il faut avoir vus. L'auteur de la gigantesque *Histoire générale du cinéma au Québec* (récemment rééditée chez Boréal) et de l'étude monumentale sur *Le cinéma de la Révolution tranquille* (publiée à compte d'auteur) demeure l'un des rares professeurs de cinéma à avoir systématiquement visionné tous les longs métrages québécois jamais réalisés.

Les 100 films québécois qu'il faut voir ne rassemble pas nécessairement cent chefs-d'œuvre, et plusieurs des titres présentés ici sembleront peut-être inconnus à plusieurs (par exemple *Terre de Caïen* ou *L'homme aux oiseaux*, datant respectivement de 1949 et de 1952). Yves Lever a choisi les œuvres

les plus représentatives de la production cinématographique québécoise, en incluant bien sûr les plus reconnues (*Pour la suite du monde*, *Les ordres*, *Le déclin de l'empire américain*), les plus populaires (*Deux femmes en or*, *Bach et bottine*), les incontournables (*La petite Aurore*, *l'enfant martyr*), et aussi les plus audacieuses (*On est loin du soleil*, *24 heures ou plus*).

Chaque titre donne lieu à un commentaire de deux ou trois pages qui comprend un bref générique, un résumé de l'intrigue, une analyse concise justifiant l'inclusion du film dans l'ouvrage, suivis de quelques remarques critiques. Des photos de certains films émaillent l'ouvrage.

J'ai lu cet excellent guide avec beaucoup de plaisir et d'intérêt. Yves Lever sait dégager les points forts de chaque film et nous transmettre le goût du cinéma québécois. On peut évidemment déplorer que la moitié de ces films ne soient jamais présentés à la télévision ni offerts sur le marché de la cassette vidéo. Mais le travail d'Yves Lever ne peut que raviver l'attachement des cinéphiles pour le cinéma québécois et susciter l'intérêt des jeunes vidéophages.

Yves Laberge

ÉCRIRE L'AMÉRIQUE

René Lapierre
Les Herbes rouges,
Montréal, 1995,
164 p. ; 16,95 \$

Si l'on en juge par la profusion des études qui lui ont été consacrées depuis une quinzaine d'années, la question de l'américanité de la littérature québécoise apparaît comme un problème difficile et complexe, voire insaisissable : notion galvaudée s'il en est une, l'américanité a donné lieu à une foule de tentatives de définition et d'interprétation. Les textes qui constituent l'essai de René Lapierre, spécialiste de l'œuvre d'Hubert Aquin et professeur à l'Université du Québec à Montréal, jettent une lumière neuve sur cette question, en l'abordant sous l'angle du paradoxe identitaire qui la

fonde. Il se situe en cela dans la lignée des travaux d'André Belleau qui insistait sur le conflit des codes (code littéraire français, code socioculturel américain) qui caractérise le roman québécois contemporain. Selon René Lapierre, les Québécois seraient ainsi « les desperados de l'Amérique », parlant de nulle part et compris de personne, comme autant de Don Quichottes empêtés, non plus dans les ailes d'un moulin à vent, mais dans leurs contradictions identitaires ! Pour résoudre ces contradictions, l'auteur propose un nouveau rapport à ce qu'il nomme l'hétérogène et le tellurisme américain, l'Amérique cessant d'être conçue exclusivement comme un pays mais plutôt comme un continent. Dans cette perspective, le problème de l'identité pourrait s'estomper, ce qui favoriserait chez l'écrivain l'intuition d'une esthétique créatrice. L'idée est intéressante et on aurait pu souhaiter que l'auteur la pousse plus avant, en montrant par exemple comment elle peut s'exprimer dans les œuvres contemporaines.

Jean Morency

JIMI HENDRIX

Jean-Marie Rous

Du Rocher, Monaco, 1995,
212 p. ; 34,95 \$

Un mythe ? Une légende ? Un classique du rock ? Un phénomène de génération ? Oui, bien sûr, tout cela à la fois. Mais on pouvait s'attendre d'une biographie qu'elle ne se contente pas de répéter ce que nous savions déjà. Une biographie n'est pas un disque compact. J'attendais un livre, je reçois un article interminable sur Jimi Hendrix. On piétine.

Jean-Marie Rous nous avait déjà donné une biographie de Jack Kérouac. Croyez-le ou non, il la prolonge ici tout en essayant de nous parler de Jimi

Hendrix. Légende sioux et sorcellerie vaudou. Drogue et guitares. Dépression et argent. Ce livre est là pour démontrer que *les gens riches et célèbres* ne sont pas tous heureux.

Si Jimi Hendrix habite encore notre esprit, ce ne sera pas grâce à ce livre. C'est comme si l'auteur en oubliait son sujet. À la fin d'un chapitre, il se souvient parfois qu'il devait écrire une biographie d'Hendrix. Nil et nul.

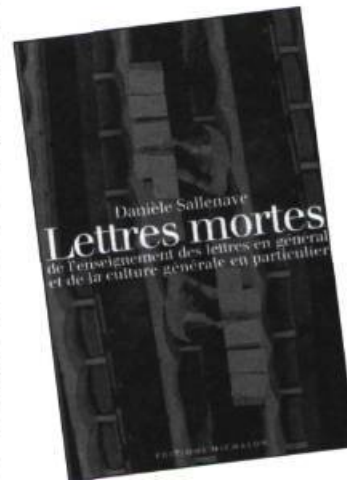
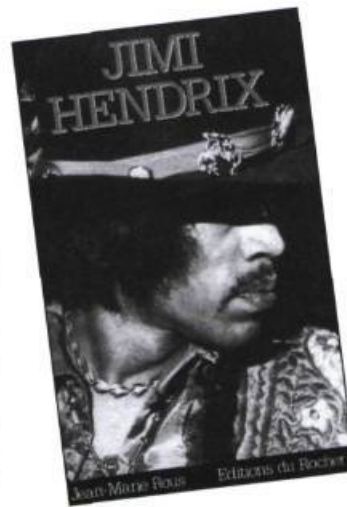
Marc Chabot

ANDRÉE LACHAPELLE : ENTRE CIEL ET TERRE

Marcel Dubé

Mnémosyne, Montréal,
1995, 117 p. ; 19,75 \$

Ce portrait de la comédienne Andrée Lachapelle est le deuxième titre de la toute jeune collection « Portraits d'artistes » de Mnémosyne. Créée en octobre 1994 par Henri Barras (ancien directeur artistique du Café de la Place, bien connu et aimé du milieu théâtral), cette série de monographies littéraires a pour but de rendre hommage aux grands artistes québécois des arts d'interprétation. Henri Barras a choisi, pour constituer cette sorte de mémoire des personnalités qui marquent la scène québécoise, non seulement des artistes accomplis, mais également des interviewers ayant une relation privilégiée avec chacun d'eux. C'est le cas pour le portrait d'Andrée Lachapelle dessiné par Marcel Dubé, un ami de longue date qui s'emploie à nous faire découvrir cette comédienne exceptionnelle sous un jour nouveau. Sur un ton intimiste où transparait la tendresse amicale qu'il lui voue, le dramaturge amène cette femme d'ordinaire réservée sur sa vie personnelle – elle dit qu'elle ne se croit pas assez importante pour que l'on fasse un portrait d'elle – à confier les moments importants qui ont marqué



lui a donné des leçons de courage, qui lui a appris à faire face à l'adversité, à défier la mort. Andrée Lachapelle, qui a consacré sa vie à sa famille et à sa carrière, a toujours l'esprit en alerte, la tête dans les nuages, mais les pieds sur terre, explique-t-elle, persuadée que « notre passage en ce monde n'est pas totalement futile ». Ce portrait finalement assez biographique contient des témoignages touchants, sur le regretté Robert Gadouas par exemple et la cruauté du métier d'acteur comme du milieu théâtral. Présentées en marge, des pensées de l'artiste sur la pratique théâtrale, sur le métier de comédien, sur la vocation, la relève, enrichissent et surtout actualisent le portrait biographique. Un chapitre entier aurait pu être consacré à ces notes marginales fort captivantes.

Marie-Christine Lesage

LETTRES MORTES DE L'ENSEIGNEMENT DES LETTRES EN GÉNÉRAL ET DE LA CULTURE GÉNÉRALE EN PARTICULIER

Danièle Sallenave
Michalon, Paris, 1995,
172 p. ; 29,95 \$

Là où d'autres percevront de la nostalgie et de l'élitisme, je verrais plutôt de la lucidité et du courage. Danièle Sallenave enseigne depuis quelques décennies la littérature et les arts du spectacle et elle déclare, à partir d'une indiscutable connaissance du sujet, que l'enseignement des lettres, en terre française, n'atteint plus ses objectifs. Et cela, pour des motifs qui ressemblent à s'y méprendre à ceux qu'on entend invoquer de ce côté-ci de la mare.

Premier grief, ce qui se passe en amont de l'enseignement universitaire. Les jeunes accèdent à ce stade, déclare Danièle Sallenave, sans maîtriser les instruments, depuis la langue jusqu'à une méthodologie de l'analyse, que l'enseignement universitaire voudrait considérer comme des préalables minimes. Autre grief, l'évaluation est timide, capricieuse, incapable

sa vie et sa carrière. Par le récit coloré mais surtout intense qu'elle fait de son enfance plutôt heureuse, de ses débuts au théâtre faits de coups de chance, d'incertitude et de reconnaissance, on découvre une femme dotée d'une force d'âme et d'une profondeur spirituelle insoupçonnées. Cette force, sa Fontaine de Jouvence, elle dit la tenir de sa mère : c'est elle qui

d'éliminer à temps ceux et celles qui n'ont ni intérêt ni aptitude pour les lettres. On en arrive, selon Danièle Sallenave, à jauger l'effort, non le résultat, à tenir compte des difficultés rencontrées par l'élève plus que d'une réelle maîtrise de la matière. À ces griefs et à quelques autres d'ampleur comparable, elle ajoute celui, grinçant, des empiétements de la linguistique. Au lieu de faire lire les œuvres, on scrute des bouts de texte au microscope, au point que la littérature ressemble à « un champ de ruines ». Des espoirs ? Selon Danièle Sallenave, aucun.

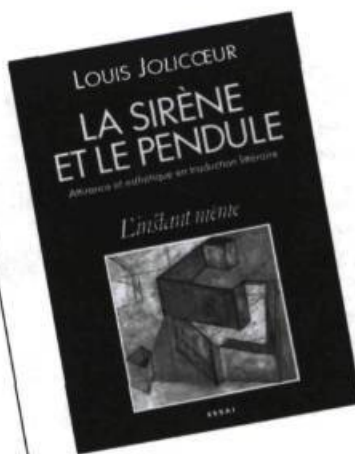
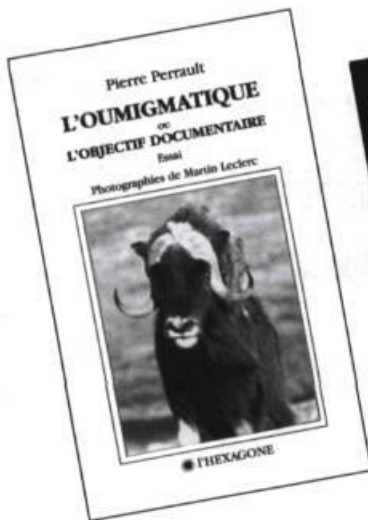
Maigre consolation, la France déplore les mêmes lacunes que nous.

Laurent Laplante

**L'OUIGMATIQUE
OU L'OBJECTIF
DOCUMENTAIRE**
Pierre Perrault
L'Hexagone, Montréal,
1995, 309 p. ; 28,95 \$

Titre énigmatique ? Condensé de Oumigmag (bœuf musqué) et de énigmatique. Retour sur la genèse du film qui porte le même titre et récit du tournage servent de prétexte à la réflexion annoncée par le sous-titre : *L'objectif documentaire*.

Pierre Perrault récuse le mythe, la légende, cherche le réel, à la manière des explorateurs cherchant le passage vers les Indes. Mais à vrai dire, le mythe qu'il rejette est le mythe hollywoodien et il est bien proche d'en construire un autre, car il nous raconte une triple épopée. Celle du film et de son tournage. Celle du bœuf musqué implanté dans l'Ungava dans les années 60 mais qui, dans d'autres espaces, a connu l'homme préhistorique. Celle enfin de l'humanité, qui grava les premières représentations du bœuf musqué dans la pierre et qui aujourd'hui en fixe l'image sur la pellicule ; des chasseurs de l'âge de pierre aux chasseurs d'images en passant par les chasseurs inuit de l'Ungava. Pierre Perrault utilise les récits des explorateurs et des découvreurs comme métaphore de la recherche de la vérité. Il com-



pare le voyage d'Ulysse, songe d'Homère, celui de Colomb qui rêvant les Indes ne voit pas l'Amérique et celui de Cartier qui s'efforce de voir ce qu'il a sous les yeux.

L'énigme du rapport entre la nature et la culture n'est pas levée. Du silex, des gravures autochtones ou des longues focales, qui rapporte le « vrai » du bœuf musqué ? Les photos de Martin Leclerc témoignent, autrement, de cette épopée.

Andrée Fortin

**LES TRADUCTEURS
DANS L'HISTOIRE**
Sous la dir. de Jean Delisle
et Judith Woodsworth
Presses de l'Université
d'Ottawa, Ottawa/UNESCO,
Paris, 1995, 348 p. ; 37 \$

**LA SIRÈNE ET LE
PENDULE**
Louis Jolicœur
L'instant même, Québec,
1995, 171 p. ; 19,95 \$

Canonisé pour sa traduction de la Bible en latin classique, saint Jérôme est, du moins en Occident, le plus illustre membre de la confrérie des traducteurs. Au XVI^e siècle, William Tyndale, lui, mourut sur le bûcher pour avoir traduit en anglais le Nouveau Testament.

À Bagdad aux IX^e et X^e siècles, des équipes de traducteurs produisent des versions arabes des écrits scientifiques et philosophiques de la Grèce. L'École de Tolède puiserait dans ce fonds et traduirait (de l'arabe en latin au XIII^e, puis de l'arabe

en espagnol au XIII^e) quantité d'ouvrages grecs de médecine, de mathématiques, d'astronomie et de philosophie. On imagine mal ce qu'aurait été la Renaissance sans cet impressionnant travail.

Dans l'Italie des années 1930, des écrivains tels Pavese, Montale et Moravia se sont consacrés à la traduction d'œuvres américaines (Faulkner, Steinbeck) parce qu'ils refusaient de produire des écrits au goût de Mussolini et voulaient montrer que la littérature pouvait être autre chose que ce à quoi voulait la réduire l'idéologie fasciste.

Bien sûr, l'histoire de la traduction n'est pas toujours celle du progrès ni de la résistance à l'oppression (l'interprète ou le traducteur n'est jamais loin derrière l'envahisseur...), mais l'ouvrage dirigé par Delisle et Woodsworth, et auquel ont collaboré une cinquantaine de collaborateurs d'une vingtaine de pays, n'évacue pas tout à fait cette question, quoiqu'il retient surtout les aspects positifs du métier. Écrit dans une langue simple, il présente tour à tour les traducteurs comme inventeurs d'alphabets, bâtisseurs de langues nationales, artisans de littératures nationales, diffuseurs des connaissances, acteurs sur la scène du pouvoir, propagateurs des religions, importateurs de valeurs culturelles, rédacteurs de dictionnaires et témoins privilégiés de l'histoire. L'Europe occupe une place de choix dans ce tableau, mais ni l'Asie, ni l'Afrique, ni les Amériques ne sont négligées.

Alors que les auteurs des *Traducteurs dans l'histoire* offrent une vision panoramique, Louis Jolicœur, dans *La sirène et le pendule*, aborde un sujet restreint et le fouille. À vrai dire, ces deux livres ne se complètent — et ils contiennent tous deux de quoi encourager les traducteurs déprimés. Pour Louis Jolicœur, le moteur de la traduction littéraire est l'attirance : le traducteur traduit d'abord parce que, en tant que lecteur, il est attiré par un auteur, un texte, et son but, en traduisant, est de faire partager son émoi devant le beau, de rendre la beauté accessible à autrui.

La première partie de l'essai s'appuie sur les travaux de Maurice Blanchot, de Michel Foucault, d'Umberto Eco et d'autres théoriciens de ce calibre. Toutefois, Jolicœur ne complique pas les choses à plaisir : il prend soin de résumer souvent ses propos et d'annoncer où il va. Même si l'ambiguïté exerce un puissant attrait sur lui (il s'en explique à propos d'Onetti, dont il a traduit trois livres), son essai montre qu'il est rompu à la pratique de l'éclaircissement (inséparable de la pratique de la traduction). La seconde partie, qui rassemble des métaphores extraites de la version originale d'un roman d'Onetti et d'une nouvelle d'Angela Carter, vise à vérifier dans quelle mesure l'effet de ces métaphores a été rendu dans des traductions. Pour la goûter vraiment, il faut connaître l'anglais, l'espagnol ou l'italien.

La sirène et le pendule a deux qualités qu'on ne trouve pas si fréquemment dans un même livre : il soutient avec conviction une position cohérente tout en suscitant nombre de questions et réflexions. Bien construit, bien argumenté, il invite par exemple le traducteur à s'interroger sur ses choix, à préciser sa propre conception du beau, à réfléchir à la notion d'effet et même à faire quelques exercices pratiques à partir des métaphores citées en deuxième partie.

Sylvie Chapt